

Avant-propos

Peu nombreux sont celles et ceux qui refusent encore d'admettre que la planète se réchauffe, que les actions humaines en sont responsables et qu'il ne nous reste que bien peu de temps pour éviter une catastrophe sans retour.

On sait que la lutte contre le réchauffement climatique peut se résumer à une réduction de 80 % des émissions de CO₂ produites par l'humanité ce qui, grossièrement, revient à réduire d'autant les consommations de pétrole, de gaz et de charbon. Comme cette baisse peut s'obtenir en remplaçant ces carburants par d'autres d'énergies devenues largement disponibles avec les technologies actuelles, on serait autorisé à croire que l'on est confronté à un problème technique relevant de l'ingénierie.

En pratique, les intérêts économiques, stratégiques ou politiques en jeu sont tels qu'il apparaît difficile de dépasser le stade des souhaits et d'entreprendre des actions à l'échelle des problèmes posés. Les grandes conférences dont la COP 21* fut l'une des dernières expressions, ne doivent pas faire illusion : au-delà des apparences, il règne un « mauvais climat » qui retarde les mesures qui s'imposent.

Si beaucoup d'obstacles s'opposent à leur mise en œuvre, c'est probablement parce que les problèmes énergétiques sont, plus que tout autre, corrélés à nos modes de vie. Ils sont

au cœur de nos civilisations. Il n'est pas inutile de rappeler que c'est la découverte de formes d'énergie abondantes qui a permis, bien plus que des considérations philosophiques ou sociales, de changer la face du monde en l'espace de quelques générations. C'est à la disponibilité d'énergies bon marché que nous devons la prodigieuse amélioration des modes de vie d'une large fraction de l'humanité et, avec elle, le franchissement d'une étape majeure vers la conquête de sa maturité.

On conçoit donc que ce qui est avant tout un problème d'ordre technique – dont nous ne sous-estimons pas la dimension – se soit muté en un problème de société.

Nous nous trouvons en quelque sorte confrontés à une nouvelle version de la classique querelle qui oppose les anciens et les modernes.

Dans le camp des anciens, les déçus, les désillusionnés du monde moderne qui confondent pessimisme et clairvoyance. Des illusionnistes à la Rousseau qui font passer la nature pour une mère, bonne mais fragile, que l'on martyrise – Gaïa – et qui, logiquement, prônent la décroissance*. C'est le triomphe d'une logique de musée, une culture du non espoir.

Il faut cependant reconnaître que ces rêveurs ont magnifiquement joué leur partition. Constitués au départ de jeunes pleins d'allant, les « boys scouts » fondateurs des grands mouvements écologiques ont su se créer un important capital de sympathie qu'ils ont d'autant mieux fait fructifier que les capacités représentatives des organisations politiques n'ont cessé de s'étioler.

Au nom de la démocratie dite « participative » et du principe de précaution, ils sont parvenus à imposer un relativisme destructeur leur permettant de sortir les experts des débats. En maîtrisant parfaitement les techniques de communication, ils ont excélé dans l'art de construire des paravents linguistiques disqualifiant certains mots ou faisant outrageusement

l'apologie de certains autres. Ils sont ainsi parvenus à planter deux totems dans l'opinion : celui de la décroissance et celui des énergies renouvelables érigées au rang de panacée énergétique universelle – cette dernière considération ne devant pas empêcher de reconnaître l'utilité de ce type d'énergie.

Les thèses défendues ont séduit. L'intelligentsia, toujours en mal d'idées et de leadership, y a succombé. En se constituant en partis politiques, des écologistes auto-proclamés sont parvenus à s'infiltrer dans les rouages des états pour les influencer de l'intérieur tandis qu'en devenant des alliés objectifs de certains lobbies, ils se sont ouverts l'appui discret de grands groupes industriels.

Face à cette dynamique, le camp des modernes, qu'ils soient de droite ou de gauche, représente encore, comme en témoignent les scrutins électoraux, une très large majorité de la population. Il est peuplé de femmes et d'hommes qui sont mus par le besoin d'aller de l'avant, qui sont conscients des dangers que sous-entend l'immobilisme, qui savent qu'un monde borné ne peut être « durablement » habitable.

Cette majorité ne dispose malheureusement pas de connaissances techniques suffisantes pour se construire une doctrine solide sur un sujet aussi complexe que celui du réchauffement climatique*. Elle réalise tristement que l'écologie politique est sur le point de disparaître dans le trou noir d'une mascarade, mais reste résolue à accomplir mille petites actions dont elle mesure mal la portée mais qui lui procurent la satisfaction d'agir pour défendre une cause qu'elle aimerait mieux comprendre.

À la rédaction d'un ouvrage technique portant sur les causes et les effets du « mauvais climat » qui s'installe sur la planète, l'auteur a préféré proposer un roman qui, par petites touches, aidera le lecteur à comprendre la portée de

ce qui est en train de se jouer, au risque de tordre le cou à des arguments abusivement répétés sans réflexion.

En montrant que l'histoire ne progresse jamais de façon frontale, qu'elle «bricole», qu'elle est à la merci d'une innovation, d'une création, d'une situation imprévisible, inespérée cet ouvrage se veut résolument optimiste.